Sex Stars System

- MAX PEÇAS: "Je ne suis pas un obsédé..."
- "HISTOIRE D'O"
- A. FLEISCHER — C. JOURDAN
- ANITA STRINDBERG



mensuel n°5 / PRIX 10 F / belgique 100 fb / suisse 8 f / canada $ 2

ABONNEMENTS

12 numéros .... 90 F 1 an
6 numéros .... 50 F 6 mois

Règlement à l'ordre de Stars System
par ☐ chèque bancaire
☐ mandat-lettre

NOM .... (en majuscules)
Prénom ....
Rue ....
Ville .... Code postal ....

Stars System, 55 passage Jouffroy, 75009 Pa·

SOMMAIRE

Stars System. — Rédacteur en chef : P. Emile Gir. — Rédaction : J.-P. Bouyxou, Britt Nini, P.-H. Mathis, R.G., Jerôme Fandor. — Documentation et [illegible] : Britt Nini. — Photos de : Alpha France, Jacques Boivin, col. J.-P. Bouyxou, [illegible] du Griffon, Alain Fleischer, Films Jacques Leitienne, Sigma, Sipa Press, [illegible] — Dépôt légal 3e trimestre 1975. — Imprimé en France par S.I.M., 75010 Paris. — Stars System, 55 passage Jouffroy, 75009 Paris. — Dir. de la publication : J.-D. [illegible] — Publicité au journal. — Les textes et photos n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.



Max Pécas. ▲

MAX PECAS

'Je ne suis pas un obsédé'

Q. — Pouvez-vous me parler des debuts du film érotique ?

M.P. — Quand on a démarré les films sexy, on les appelait comme ça à l'époque, ça c'était vers las années 61, 62.. Moi j'ai démarré en 63. La cansura était bien plus fermée que maintenant, ça on le sait, Mais la différence venait du simple fait da tourner des séquences avec ou sans soutien-gorge ! On avait par exemple le droit de montrer un buste da famme nue, mais on n'avait pas la droit de caresser la poitrine, c'était absolument interdit. Et puis c'était vrai aussi pour les affiches, on ne pouvait pas mettre deux corps nus côta à côta, et quand j'dis nu : dénudé !... je me souviens, j'avais una affiche pour « La Baia du Désir » où une fille était sur una plaga couchee en maillot de bain avec un garçon couche... accoude sur son coude gauche et penche a côte qui avait une main sous le sein. Elle a eté interdite ! Il a fallu que je fasse

Chantal Arandelle et Philippe Gasté dans « Club Privé » (1973). ▼

laire une affiche avec la main derrière !... Bon ça c'était l'affichage, mais au rang du film c'était à peu près l'équivalent : on avait pas le droit de montrer des systèmes pileux, on n'avait pas le droit de montrer des sexes, je parle pas de sexe en érection mais de sexe au repos... on n'avait pas le droit de montrer le système pileux d'une femme : on pouvait éventuellement la montrer nue, de dos, jamais de face...

Je crois que ce qui compte le plus de nos jours c'est le climat dans lequel se passe le film ; mais à ce moment-là le climat pouvait être sexy, mais c'était la belle époque des strip-teases, et souvenez-vous des strip-teases de l'époque : les filles avaient des coquilles... et je dois dire que ça avait beaucoup plus de charme que maintenant. Il m'est arrivé d'aller dans un... de sortir un client et de l'amener dans un cabaret connu parisien spécialisé dans le strip-tease. Avant, les filles arrivaient habillées, elles étaient couvertes et petit à petit elles se deshabillaient sur la scène, maintenant elles arrivent à poil...

Q. — Ben justement j'voulais vous demander si vous ne trouviez pas que le cinéma a adopté cette méthode là...

M.P. — ...Oui, et c'est un tort ! C'est un tort, c'est une façon de parler : je le déplore mais c'est la tendance actuelle. Si on se rapporte à plusieurs années en arrière et pas que dans le cinéma : dans la vie courante, quand on tournait autour d'une fille, on lui faisait la cour, et on arrivait à nos fins au bout de X semaines, de X temps... y'avait tout un climat, y'avait... maintenant c'est : « Bonjour, tu vas bien ? Oui... Deshabilles-toi : baise, et on s'en va !... » Y'a plus... c'est une autre époque, je critique pas... Mais dans un film, il faut conserver un certain mystère de ces histoires-là. Et je trouve que petit à petit, d'amener quelqu'un... pour faire quelque chose, y'a un climat qui se crée, y'a... y'a la gorge qui se sèche... y'a des choses, c'est plus érotique, c'est d'ailleurs ce que je fais dans mes derniers films — que d'arriver : « crac ! boum ! hue !... c'est fini ! » On en est tout de suite à l'acte. Si vous voulez : dans un film avant, on développait pendant 15' une approche pour montrer une ou deux minutes de sexe... heu : de sexe... de situation érotique ! Maintenant on met deux minutes et on reste un quart d'heure sur le sexe... Alors ? Ceci dit je n'ai pas suivi cette mode.

Je reste dans la voie où il faut conserver tout de même aux choses de l'amour un certain mystère, ceci dit, quand on y est, on y est !... C'est loin d'être de la pudibonderie de ma part. Et je trouve que de voir un film où se balladent deux êtres nus pendant tout le temps, ça n'offre aucun intérêt. La quantité tue ! Parce que là on s'y habitue et on fait plus attention. Tandis que si ça vient par petites étapes, on a envie d'en savoir daven-



▲ Jean Valmont [illegible] Dali dans « La Baie d[illegible] » (1964)

Michel Vocoret [illegible] Arancio, Masha Larcher et R[illegible] Charbaux dans « Club Privé



Denise Rolland et Philippe Gasté dans « Club Privé ». ▶

Valérie Boisgel et Yan Brian dans « Sexuellement Vôtre » (1974). ▼



Marie-France Mignal et Michel Montfort dans « 5 Filles en Furie » ▲
(1963).

tage, c'est tout... et ça, ça a été un peu ma formule, et ça l'est toujours.

Q. — Mais justement, vous aussi avez sacrifié à cette mode : vous allez beaucoup moins lentement qu'autrefois, toutes les filles sont en slip sous la robe elles quittent l'un et l'autre...

M.P. — Ouais, quand elle a un slip ! Parce que c'est toujours embêtant de faire quitter un slip, une culotte de femme à l'écran, croyez-moi. Alors on emploie des artifices... Parce que ça n'a pas quelques chose de très esthétique, à moins de le faire comme le faisaient les strip-teaseuses ; mais dans la vie, on ne le fait pas ! Non.

Faire glisser doucement... ça, ça vient à la suite de caresses ou pendant des caresses, c'est difficile, c'est emmerdant un slip : ça tire de tous les bords... donc on avait solutionné le problème en disant « oh, ben ça nous fait perdre du temps, on ne met plus de slip ! Ou alors on fait un raccourci : on fait un gros plan d'une réaction, et hop, on revient et le slip est déjà parti. Mais par facilité on dit, elle a plus de culotte et puis c'est fini ! Mais c'est un peu dommage, et je crois qu'on en revient... Dans « Sexuellement Vôtre », j'ai mis des sous-vêtements à toutes les filles. Autrefois y'avait tout un côté froufroutant qui intéressait les gens, maintenant on a un peu supprimé, les mœurs ont évolué... vous allez sur les plages et vous voyez les filles... J'en ai fait l'expérience cette année à Cannes, hé bien vous aviez beaucoup de filles sans soutien-gorge... On y fait plus attention. Avant quand y'en avait une on se passait le mot, tout le monde... « Tu as vu à telle plage... » et on y allait tous, jeunes ou moins jeunes ! Maintenant, on dit : « Tu as vu à telle plage, y'a beaucoup de filles... Oh, oui pfuit ! » On s'en fout. Ça tue tout.

Et c'est ce que je déplore : cette vague de cinéma pornographique, contre lequel je n'ai rien, tue... cette évolution subite va tuer la poule aux œufs d'or... et d'ailleurs, les plus anciens, dans le métier, on prend le contre-pied. Parce que je crois que finalement à part une certaine catégorie de clientèle et qui n'est pas à négliger et qui est quand même intéressante. Mais les gens ont quand même toujours un petit côté fleur-bleue dans le fond du cœur. Moi j'ai toujours cultivé, non pas en pensant que ça va rapporter, non... ce côté fleur-bleue, non, parce que c'est naturel. On m'a toujours reproché d'avoir des fins agréables dans mes films, d'avoir des happy-ends !...

◄ *Sophie Hardy dans « La Baie du Désir ».* ▼ ►







O — ...Oui, et même des fins moralisantes !...

M.P. — Toujours ! C'est comme ça chez moi. C'est spontané. Je ne le recherche pas, je ne le force pas. Je déteste le sordide et le vulgaire, et des trucs comme ça... je suis ainsi fait. C'est de nature, c'est pas une recherche. Ouais, on m'a toujours un peu moqué, souvent dans la presse en disant qu'il y avait un côté moralisateur, bon, alors...

O. — Avec vos histoires de cure et...

M.P. — ...Oui, dans « Les Liaisons Particulières » ou « Je suis une Nymphomane »...


▲« Cinq Filles en Furie ».

O — On vous disait chrétien, dépassé...

M.P. — Mais le film a très bien marché ! J'aurais aimé n'avoir fait que des films comme ça... Et à partir du moment où on aborde un problème de la sexualité, ce sont des problèmes graves. J'ai abordé la nymphomanie par exemple, je l'ai pas traité sur un plan clinique, j'ai filmé les affres par lesquels pouvait passer une personne atteinte de nymphomanie. C'est un grave problème, bon.

Pourquoi avoir mêlé l'église à ça ? Parce que je pense que cette fille qui allait voir un prêtre pour se confier, et ce prêtre lui tendant la main... c'est une chose... c'est la vie classique. Petit à petit les histoires se perdent, ça c'est un autre problème... Mais, quand quelqu'un souffre, a des problèmes, a mal... il se raccroche à tout ce à quoi il peut se raccrocher !

O. — Bon, ben justement, vous ne trouvez pas que ces problèmes de nymphomanie sont très liés et découlent même des tabous religieux ainsi que toute libéralisation du sexe.

M.P. — Euh, oh non. Je crois que c'est une évolution de l'intelligence de l'homme ou de l'intellect de l'homme si vous voulez, qui fait que beaucoup de choses qui étaient acceptées avant, de la religion maintenant ne le sont plus. Nous sommes à une autre époque... Moi, j'ai été élevé chez les Dominicains, donc... et je suis toujours croyant, je ne pratique pas mais je suis toujours croyant. Enfin il est







Marie-Christine Weill dans « La Peur et le Désir » (1966). ▲

indéniable qu'en raisonnent maintenant je me souviens qu'à 20 ans vous ne m'auriez pas fait manger de viande un vendredi, parce qu'on m'avait inculqué que c'était un péché. Bon, on s'est aperçu petit à petit que c'était une question... que toutes les religions sont basées sur l'hygiène.. Bon mais alors, y'a aussi un côté moral. Quand on dit qu'il ne faut pas tuer, évidemment c'est un côté moral et pas hygiénique qui est parfaitement accepté... C'était valable, ça ne l'est plus : y'a qu'à voir encore les pays qui sont encore dans ce climat et dans cette ambiance, ce sont les plus rétrogrades ! C'est pour ça qu'on est plus mauvais maintenant, qu'on a évolué... qu'il y a moins d'hypocrisie... y'a moins de...

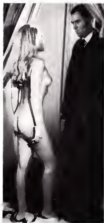
Et un film érotique est un film qui se passe dans la vie courante, a moins évidemment qu'on veuille s'appuyer sur toutes les déviations, ça c'est un autre problème. Mais qu'on le veuille ou non, les choses de la vie sont toujours simples, ce sont les hommes qui les compliquent : les evènements de la vie sont toujours simples.

Q. — Dans quelle mesure, au montage ou au tournage, pensez-vous à la censure ?

M.P. — Bien sûr, on y pense... on s'dit qu'on peut pas faire telle chose, on peut pas aller plus loin... Ceci dit chaque fois, on a essayé de gagner un peu plus. Mais c'est pas une obsession, la censure ! Si. Au rang du gars qui veut faire des choses franchement dégueulasses... s'il veut prendre une bouteille et le rentrer dans le sexe d'une fille, je donne ça comme exemple, on sait que ça ne passera pas... mais j'vois pas qui ça peut intéresser non plus ! Comprenez ? Alors y'en a qui cherchent systématiquement à choquer, pour choquer ils emploient des moyens artificiels. Je pense... Pour moi, on dit : « eh, c'est un manque d'imagination ! ». Moi, j'crois qu'il est plus difficile de trouver une histoire, de la développer dans une psychologie déterminée, dans une voie choisie... et qu'elle soit vraie. C'est plus difficile de s'habiller d'une façon élégante et de sortir que de dire « je vais me faire remarquer », je me peins le visage en jaune les chaussures en rouge, les doigts verts... alors fatalement y'aura toujours 4 couillons pour vous remarquer, mais c'est faire preuve d'originalité, je crois.

Q — Quelle scène et pourquoi préférez-vous tourner : une scène d'amour normal, une partouze ou une scène entre deux filles ?

M.P. — Je vais profondément vous decevoir. Vous me disiez tout à l'heure si vous faites ce cinéma-là c'est que vous éprouvez un certain plaisir : oui, indéniablement, j'éprouve du plaisir à faire mon metier. Si j'ai persisté, suivi ma voie et fait mon petit trou c'est que je l'aime ce métier ! Mais si je



Kim Camba et Vera Valmont dans « La Peur et le Désir ».

▼ *Claudine Coster (ou sa doublure ?) et Jean Vinci dans « Espions à l'affût »* (1965).



fais ce genre de cinéma, que je ne regrette pas du tout, ce n'est pas par vocation ni par attirance personnelle...

Vous m'avez posé une question, tout à l'heure quand le magnétophone était en panne, à laquelle j'ai un peu dévié. Vous me demandiez comment j'en étais venu à faire du cinéma érotique, et j'ai noyé le poisson en vous disant, ben on m'a proposé de faire ça.. ce qui est vrai d'ailleurs. Mais en réalité mes ambitions étaient tout à fait différentes quand j'ai commencé, j'ai fait trois films comme réalisateur, mes trois premiers, qui étaient des films tout autres, qui me plaisaient, qui m'intéressaient, que je souhaitais faire, n'étant pas un auteur d'essai... ou un truc comme ça. Je voulais faire un bon cinéma classique... d'aventures.. policier... un cinéma classique.

Quand j'ai eu fait ces trois films je suis resté sans rien faire pendant plus d'un an. Les contacts que j'avais avec les gens de cinéma ne cédraient pas... Et un beau jour je tombe sur quelqu'un qui me dit « Ah, j'ai vu "Douce Violence", y'a dedans une scène érotique qui est très bien faite. Pourquoi puisque maintenant le cinéma sexy a l'air de démarrer avec des petits budgets, moi je mettrai bien un peu d'argent.. si vous voulez participer à l'affaire... Je me suis dit pourquoi pas. Mais j'avais jamais fait de cinéma purement érotique... J'savais pas ce que c'était. J'avais eu la chance de participer comme conseiller technique de quelqu'un qui en faisait, mais qui ne connaissait rien au cinéma.. je le conseillais pour la caméra ou la mise en scène..

Q. — C'était pas pour le premier Bénazéraf ?

M.P. — C'était en effet pour Bénazéraf, j'avais été le superviseur, le conseiller technique officiel... c'était « Le Cri de la Chair », José n'avait pas le droit d'être metteur en scène, il avait besoin de quelqu'un qui avait une carte pour le centre.. Ceci dit je n'ai pas participé, je ne dis pas j'ai Supervisé Monsieur Bénazéraf.. C'est pas ça du tout! Je lui ai prêté ma carte. J'ai assisté au tournage. J'ai eu la chance de pouvoir lui rendre un ou deux services techniques parce que.. ceci dit il a pas eu besoin que je sois longtemps là. Au bout d'un film, il avait tout compris, c'est pas ça que je veux dire. Moi, j'ai assisté au tournage, j'ai vu ce que c'était, et je me suis dit : « Bon, si c'est çà, je peux le faire. » Et quand on m'a proposé le truc, je l'ai fait. Partant de là j'en ai fait 2, j'en ai fait 3..

Mais après j'étais pris au piège et je ne pouvais plus m'en sortir. Donc je porte une étiquette. Et si j'essaie maintenant alors que je me suis affirmé, que je me suis imposé si vous voulez dans cette catégorie de films,

Sylvie Coste et Claude Cerval dans « La Prisonnière du Désir ».



Denise Rolland dans « Cinq Filles en Furie ».



Vera Valmont et Marie-Christine Weill dans « La Peur et le Désir ».



Virginie Vignon, Sandra Julien et Stéphane Machanovitch dans « Je Suis Frigide... Pourquoi ? » ▲

Dona Michèle et Chantal Deberg dans « La Nuit la plus Chaude » (1967).

si j'essaie d'en faire une autre j'entends dire par les gens que je contacte : « écoutez, vous avez un bon job, continuez... à quoi ça sert ? » Ça veut dire vous êtes pas capable de faire autre chose. Je le dis sans accrimonie, c'est un état de fait...

Bon alors, pour répondre à votre question, quelles sont les scènes que vous préférez, ma réponse est vite faite : je les aime toutes ! Je les fait toutes avec coeur, mais sans passion. Bon, il est indéniable que l'individu... quand j'écris... a tendance à développer des choses qui personnellement, me plaisent plus. Parce que la libido d'un chacun est tout de même assez étendue, bon. Alors il est indéniable qu'il y a certaines scènes qui sont des scènes de tendresse, qui sont des scènes d'esthétique qui me plaisent davantage. Je ne ferai jamais des déviations (je parle pas d'homosexualité ou de choses comme ça), je ne ferai jamais de bestialité... par exemple les histoires de flagellation me rebutent, je n'en fais pas. Je suis plutôt dans les côtés tendre, caressant... Je ne ferai jamais des choses brutales parce que ça ne me plait pas. Mais de là à dire que je fais le reste par obsession ou par... je le fais plus par instinct ou par métier que par goût personnel.

Q. — Ce qui fait que vos relations entre votre vie privée et...

M.P. — J'ai ma vie privée et j'ai mon métier. L'un n'a aucun rapport par rapport à l'autre.

Q. — Bon... j'ai une série d'amis photographes qui m'assurent qu'ils doivent d'abord coucher avec leur modèle pour bien la photographier...

M.P. — Je vais vous répondre tout de suite. Je sais que j'ai des confrères réalisateurs et pas des moindres : des grands, qui ne peuvent concevoir de faire un film, disent-ils que si ils connaissent bien l'interprète qu'ils vont prendre, moi, ils me font rire. Bon, je n'ai pas besoin de ces artifices pour avoir des femmes si j'en veux... et puis j'en ai pas besoin, de ce côté-là... Si vous voulez je ne fais jamais ça. J'irais même plus loin, y'a pas quelqu'un qui puisse dire être venu dans mon bureau, et que j'ai fait deshabiller. Je choisis par audition — du texte, mais jamais par audition physique ! Je demande des photos, je juge sur pièces mais habillé. Voilà. Ça enlève peut-être un petit côté du réalisateur et du producteur de films érotiques, mais c'est comme ça. Déjà que c'est difficile pour les gens qui font ce métier, si en plus ils doivent s'avilir en se foutant à poil, ou des trucs comme ça. Sur le plateau, là, par contre je demande le maximum, c'est tout à fait différent.

Et puis, vous savez, le problème en ce qui concerne ces films... si vous devenez trop intime avec les gens, vous n'en faites plus rien ! Les gars qui deviennent les amants ou les filles qui deviennent les amantes des... ils n'ont plus la même autorité ni la même liberté. Qu'ils le veuillent ou non.

Q. — Et la politique, dans votre travail, comment la situez-vous ?

M.P. — J'ai vite répondu, là, je suis apolitique par définition. J'ai mes idées politiques, mais je suis apolitique... je fais mon devoir de citoyen, je vais voter, j'ai des idées politiques, mais je ne mêle... Y'a trois choses que je ne mêle jamais au cinéma : la politique, la religion, contrairement à ce qu'on peut penser, et la famille. Fatalement, la politique, je peux l'exclure très facilement, la religion et la famille, fatalement... je m'en sers mais je n'ai pas attaque, je n'ai pas fait un sort sur la religion... et la famille, je la défends.

Q. — Mais malgré tout elle intervient pas mal dans notre vie quotidienne...

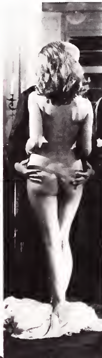
M.P. — Malheureusement. Aujourd'hui tout est politique ! Tout est politisé, le sport, le spectacle... la vie, la religion, tout...

Q. — Quel est votre film préféré, parmi ceux que vous avez fait ?

M.P. — Ah oui, y'en a pour lesquels j'ai des faiblesses. Y'en a que j'estime avoir bien réussis et d'autres moins bien...

Q — Le film que vous faites en ce moment, va-t-il suivre la mode et la tendance porno actuelles ?

M.P. — Non. Le nouveau film que je fais et qui s'intitule « Félicia graine de Vice », reste toujours dans la catégorie des films érotiques avec... peut-être ai-je renforcé cette fois-ci le climat pervers. Mais tout en conservant toujours une histoire d'amour qui est perturbee par quelque chose. Alors cet élément perturbateur est peut-être plus vicieux qua d'habitude. Mais je n'ai jamais fait de choses vicieuses au cinema.. Ce qui est important c'ast l'écueil à mon histoire d'amour. La principe est toujours le même. Ici c'est un amour qui existe, j'ai rajeuni l'element perturbateur, j'ai voulu montrer aussi l'evolution et l'éveil d'une jeune fille aux chosas de l'amour. C'est assez délicat à faire, j'ai dû faire appel à une collaboratrice féminine pour avoir les chosas vrales des premiers.. des prémices des choses de l'amour pour une petite fille. Donc, pour répondre à votre question sur la pornographie.. la pornographie, n'est pas un problème à rejeter, ça dépend comment c'est fait, dans quel climat, dans quelle ambiance, mais de là à dire que ça va être l'élement dominateur : non. Si les lois ou la censure me permettent de montrer certaines choses, je les montrerai. Faut pas non plus se voiler la face et être hypocrite, mais je ne ferai pas que ça. J'aurai une heure et quart de descrip-



Jean Topart et Janine Reynaud dans « La Main Noire » (1968).



Michel Charrel, Sandra Julien et Bob Ingarao dans « Je Suis une Nymphomane



Alfred Baillou et Doris Thomas dans « La Main Noire ».


Sandra Julien dans « Je Suis une Nymphomane ». ▲


Colette Castel, Sandra Julien et Joëlle Cœur dans « Je suis Frigide... Pourquoi ? » ▲

Astrid Frank et Frédéric Sakiss dans « Les Liaisons Particulières » (1969). ▼



tion plus capables de tenir le public en haleine, et un quart d'heure de jambes en l'air. Alors que quand vous ne voyez plus que ça... qu'il y a pendant 10 mn le même plan sur le même acte, eh bien ça finit par être emmerdant ! Ça peut plaire à une partie du public un moment, mais ça ne peut pas créer un émoi, c'est pas vrai ! Et puis même un film comme « Sexuellement Vôtre », qui de ce point de vue était déjà un peu dépassé, eh bien, il a tout de même pas mal marché du tout... Et puis les gens vous poussent : « Ah, vous avez été un des tout premiers (dans le temps et dans la place) ; plus maintenant... » Oui, mais j'y suis toujours, et le plus difficile c'est de se maintenir... de rester. J'y suis toujours, et ça baisse pas tellement, vous savez ! Pendant longtemps on m'a dit «vous faites du cinéma pornographique», et on le dit toujours... enfin, maintenant on peut plus le dire !!! Au début, professionnellement, on était un peu montré du doigt, y'avait un côté dédaigneux des gens, de la profession, et puis on est arrivés à s'affirmer...

O. — On peut dire qu'avec pas mal de retard la profession est venue vers vous...

M.P. — Ah ça m'a beaucoup amusé. On était les pornocrates, les pornographes et tout ce que vous voulez, maintenant on nous appelle les Precurseurs !... C'est drôle, bon, mais c'est tout. C'est même pas une revanche, ce sont des choses de la vie qui m'amusent.



▲ *Janine Reynaud et Sandra Julien dans « Je Suis une Nymphomane ».*



▲ *Marie-Georges Pascal et J.-L. Terrade dans « Je Suis Frigide... Pourquoi ? »*

Bon, on peut dire que maintenant l'erotisme a acquis ses lettres de noblesse. Maintenant on essaie de faire des films, la voie étant ouverte par « Emmanuelle », à pretexte litteraire ; un confrère annonce « Les 11 000 Verges » de G. Apollinaire, un autre « L'amant de Lady Chatterley » qu'on veut faire de manière plus érotique... Eh bien moi aussi j'ai un projet, c'est « Gamiani » d'Alfred de Musset et George Sand, c'est à mon avis le roman le plus pornographique, mais dans le bon sens du terme, qui ait ete écrit et qu'on attribue à Sand et à Musset. Alors ce sont en plus des films qui franchissent une catégorie de budget déja... et d'interprétation d'autre part. D'habitude ces films sont faits avec des tout petits budgets, sans interprètes, y'a que les techniciens qui sont là un peu pour sauver l'affaire, tout le reste c'est vraiment pfût ! Y'a pas d'histoire, pas d'acteurs, on prend des gens spécialisés — parce qu'il y a une spécialisation qui s'est faite là-dedans — qui sont prêts à faire tout et le reste ! Et puis y'a des films un peu plus exigeants, moi j'ai toujours eu des budgets importants. La notion de budget n'est pas la notion de qualité, mais il est indeniable que quand on met plus d'argent dans un film, on peut obtenir plus de choses belles à montrer, on a plus de temps, on soigne plus ce qu'on fait, seulement, le risque est plus grand.

Q. — Vous me parliez d'acteurs spécialisés, pourtant il me semble que vous n'en employez guere...

M.P. — Qui et même plus : on vient me voir comme ça. Alors je demande : « Qu'est-ce que vous avez fait avant ? Est-ce que vous avez

▼ *Sandra Julien dans « Je Suis une Nymphomane ».*





Henri Genès, Dany Daniel, Yan Brian et Tania Busselier dans « Sexuellement Vôtre ». ▲



Rebecca Brooke et Jean Roche dans « Felicia, graine de vice » (1975). ▲

suivi des cours, est-ce que vous avez fait le Conservatoire ? », bon parce qu'il est important de savoir ce qu'ont fait les gens. Parce que tous ceux qui viennent me voir sont des « comédiens » ? Ils viennent tous me dira « je suis comédien », même s'ils ont fait une frime au 25e rang dans un film ! Alors on arrive bien per un petit intarrogatoire à savoir ce qu'ils ont fait. Et même a'ils vous disent... Parce qu'il y en a qui arrivent et qui vous disent : « J'ai tourné avec Lelouch ! ». Ah ! Qu'est-ce que vous avez fait ? C'âtait le 25e figurant au fond dans la cour... Bon, mais quand on tait cat interrogatoire qui est classique et à peu près toujours le mâme, ils vous disent : « Non, je ne vians pas pour jouer la comedie. Je vians pour faire des séquences spéciales » !. Bon. Je leur dis j'en ai jamais fait Je sais pas si j'en ferai ; mais enfin je prend toujours leur adresse. c'est vrai on sait jamais ce qui peut se passer, ça serait trop bête de chercher plus tard, on prend les noms et ils vous laissent des photos. Alors là y'a des choses amusantes à voir, parce que vous avaz des couples qui viennent, alors.. C'est quelquefois la femme et le mari ou alors la maitresse et.. enfin des couples Bon, alors : la femme accepte tout ce que vous voulez : les fellations, les pénétrations, les sodomisations.. enfin les amours normales ou anormales mais a condition que ce soit avec son mari ou son Jules, mais par contre lui a la liberte de faire avec les autres..

Q. — C'est une conception de la femme assez pourrie..

M.P. — Y'en a qui viennant et qui disent : « moi, avec les femmes, je veux bien le faire, mais pas avac les hommes ». Y'en a par contre qui vous disent : « Moi les femmes je n'y touche pas, mais avec les hommes : tout ce que vous voulez ! » Voyez, ya et puis y vous disent ça avec une espèce de naïvete... J'sais bien qu'on est finalement quand même un peu déformes dans les choses de la vie, parce qu'à force de traiter de ces problèmes, c'est devenu des choses tellement normales at naturelles, que est-ce que c'est nous qui sommes plus évolués ou est-ce les autres qui sont en retard ; des fois quand on a des conversations à ce sujet avec des gens qui sont en dehors du cinéma, ils trouvent ça un peu.. pas choquant, mais pour eux, ils decouvrent quelque chose. Alors que c'est la vie courante. Et nous, on est deformés, de l'autre côté.. on en parle très librement, comme da la fabrication des petits pois ou... Ça n'a plus de mystere pour nous, on en parle comme du tiercé ou d'autres choses.

(Propos recueillis au magnetophone par B.N.)

FILMOGRAPHIE :

MAX PECAS

Ne le 25-4-1925 à Lyon.

1959 - Le Cercle Vicieux.
1960 - De quoi te mêles-tu Daniéla ?
1961 - Douce Violence/Les Blousons Dorés.
1963 - Cinq Filles en Furie/Les Chiennes de Soledor.
1964 - La Baie du Désir.
1965 - Espions à l'affût.
1966 - La Prisonnière du Désir.
- La Peur et l'Amour.
1967 - La nuit la plus chaude.
1968 - La Main Noire.
1969 - Les Liaisons Particulières/Claude et Greta.
1970 - Je suis une nymphomane.
1971 - Je suis frigide... Pourquoi ? / Comment le désir vient aux filles.
1973 - Club Privé pour couples avertis (ou : Club Privé).
- Le Dictionnaire de l'Erotisme/Rêves Pornos.
1974 - Sexuellement vôtre.
1975 - Félicia graine de Vice.

bloc-notes du Maniaque

— Indiscrétions : Serge Korber vient de torcher d'un seul coup trois films pornos « hard » (qu'il ne signera pas forcément) et Jean-Claude Roy s'apprête à imiter cet exploit. Jean-Pierre Mocky lui trempera également de fort près mais discrètement dans la confection d'un porno.

oh, c'est pas vrai (hips !...)

— Bibliographie : Harry Reems, la seule star masculine du cinéma porno « hard » américain (plus de 400 films à ce jour !), vient de publier ses mémoires : « Here Comes Harry Reams ! », édité par Pinnacle Books. A quand la traduction française, hein ?

— Mondanités : pour fêter la nouvelle orientation des cinoches « Les 3 Haussmann » (désormais voués à la fesse), fut récemment, en grande pompe quoiqu'en privé, projeté en version intégrale le savoureux « S.D.S. » de Jim Buckley. Gros succès, et le smoking n'était pas de rigueur. Se côtoyaient fraternellement Michel Lemoine, Jean-François Davy, Michel Gast, Paul Vecchiali et tout le gratin de la pornocratie parisienne, et où se remarquait, bien sûr, la rédaction au grand complet de « Sex Stars System » (Jérôme Fandor, c'était fatal, ayant été saoul le premier). Côté nanas, y'en avait des tas de tout plein jolies, dont deux stars du cinéma érotique : Janine Reynaud et Monica Swinn. Près d'elles, notre bien-aimé fétiche, l'étincelante Britt Nini, démontrait avec éclat qu'à « Sex Stars System » aussi, on est méchamment géré par l'élément féminin. D'ailleurs, plusieurs dégoûtants, dont nous ne dirons pas les noms, lui ont hypocritement pincé les fesses à différentes reprises. La galanterie française fout le camp, c'est connu.

CE MOIS-CI ON A Z'YEUTE POU' RVOUS : Le nombril grassouillet de Caroline Munro dans « Le Voyage fantastique de Sinbad », le postérieur de Jean-Louis Barrault dans une reprise « Drôle de Drame », si peu de choses dans « Thommy » que ça ne vaut pas le coup d'en parler, des tétines pas très célèbres dans « Pas de Problème », les seins de Janine Reynaud dans « Pénélope, folle de son corps », un tout petit bout de l'avant-bras de Grace Kelly dans « Le Train sifflera trois fois » (à la TV), la poitrine de Brenda Venus dans « La Sanction », et les lolos de Sydne Rome dans « Ordre de tuer ».

si jeune et déjà pourri !

— Notre rubrique du cul exotique : les Shaw Brothers, c'est-à-dire les plus puissants producteurs de Hong-Kong, ont inscrit à leur catalogue 1975 divers films de fesse (où celle-ci se mêle éventuellement au kung-fu) : « Golden Lotus » (de Li Han-hsiang : sadisme à la sauce historique), « Black Magic » (de Ho Meng-hua : cul et épouvante), « Night of the Devil Bride » (de Chiang Yi-hu : horreur et érotisme), « Queen Hustler » (de Chang Tseng Chai : kung-fu, violences et dames nues), etc. Reste à savoir si nous verrons ces films en Europe, rien n'étant moins sûr puisque les importateurs de chinoiseries n'achètent plus, au rabais, que les sous-productions de troisième zone.

— Le cul rigolard : le cinéaste underground Jean-Etienne Beaujean tourne au Canada un film dont le héros est un phallus en érection permanente, éperdûment amoureux d'un sphincter anal dont l'étroitesse chronique, compliquée d'hémorroïdes internes, lui interdit l'accès. Titre de cet incongru mélodrame : « Rue du Quai ». Durée de projection prévue : cinq heures.

— Lina Romay, la vedette de tous les films récents de Jess Franco, vient de tourner pour la première fois avec un autre cinéaste dans un film porno « hard » allemand. Hélas ! C'est Michael Thomas, alias Erwin C. Dietrich, en d'autres termes le plus cornichon et le plus éhontément minable des réalisateurs teutons du moment qui a dirigé le film. Faut s'attendre au pire.

— « Les théâtres érotiques de Paris » (que la publicité affirme réservé à « un public hard », ce qui est une formulation plutôt intéressante) sort sous la signature de Robert Hugue. Il s'agit là d'un pseudonyme du producteur Robert de Nesles (et, cette fois, c'est pas comme pour Clifford Brown : c'est vrai !), déjà réalisateur de courts métrages d'« art » (deux documentaires sur Ingres) et d'un long métrage en 1954 : « Après vous, Duchesse », comédie burlesque où l'on voyait « un général en chaleur qui poursuit de ses assiduités un plombier habillé en femme » (dixit le « Répertoire Général des Films » de la Centrale Catholique du cinéma).

— Joelle Cœur rêve, paraît-il, de réaliser (sans l'interpréter) un long métrage résolument porno. En attendant, elle vient de faire un court métrage : sur cette vieille baderne de feu Paul Eluard !

bravo !!

— Unique résultat à attendre de la fameuse et prohibitive taxe (de 150 000 F forfaitaires) qui frappera désormais tous les films de cul produits ou importés en France : le cinéma porno sera exclusivement entre les mains d'un petit nombre de gros marchands de soupe au service de l'idéologie dominante.

Nécrologie : Lucien Hustaix est mort le jour même ousque notre numéro 4, à lui consacré, sortait de presse. Eh bé !

bloc-notes

— Paris au mois d'août, c'est pas seulement un thème d'inspiration pour les cinéastes sentimentalo-démagogues. C'est aussi le premier Festival International du Film Pornographique, dont les suprêmes récompenses furent quatre « zizis d'or », pas moins. Dès notre prochain numéro nous reviendrons longuement sur cette fort mémorable manifestation avec analyses savantes des films, des photos inédites et tout le tremblement. Qu'on se le dise !

— Un bruit court actuellement, insistant et pernicieux : Alberto Ferro (réalisateur de « Sensations ») et Falcon Stuart (réalisateur de « French Blue / « Pénétration ») ne serait qu'un seul et même bonhomme. N'en croyez rien : Ferro est un français, exilé en Hollande (étant condamné à ne pas rentrer en France, où la Justice veut le flanquer en prison pour trafic de films pornos, depuis des années) et Stuart un anglais que nous avons rencontré à Cannes, qui ne parle pas un mot de français et qui ressemble à Ferro comme une tasse à café ressemble à une fourmi rouge). Vraiment, y'a des mecs qui racontent n'importe quoi !

en fait, c'est un italien naturalisé !

— Notre bien aimé Secrétaire d'Etat à la Culture a coquinement interdit (pour « accumulation jamais atteinte de violence, de sadisme, de tortures, de scènes de viol ») le film japonais de Node Yukio « L'aubergine est farcie » (1974). L'ayant vu en projo de presse, nous avons constaté que c'était bigrement dommage, encore qu'il s'agisse d'une de ces versions françaises « détournées » dont on a désormais ras-le-bol : ce petit film pas génial est un polard violemment antiflic (ce qui vu la tendance actuelle en France explique pas mal de choses) dans le style des thrillers de Wakamatsu ou Suzuki, avec pas mal de fesse et beaucoup de sang. Sadisme, flagellations, sodomie, saphisme, meurtres, tortures s'y succèdent de façon hautement dingue. Saloperie de censure !

— Campagne publicitaire admirablement menée pour le lancement en France de « Deep Throat » : alors que Michel Guy avait publiquement déclaré que ce film devait faire partie du contingent de bandes pornos autorisées, la grande presse accepte d'entretenir un minable suspense en faisant croire au public que « Deep Throat » risquait fort d'être interdit, étant assurément le film porno le plus frénétiquement osé qu'on puisse imaginer. Et, bien sûr, « Deep Throat » étant assurément le film porno le plus mornement pudibond qu'on puisse craindre, il a été (momentanément) « interdit ». (à suivre)

et ils sont pas les seuls !!!

Dans le n° 8 d'« Emmanuelle », dossier sur le cinoche érotique nullissime. On y lit un petit topo sur Andrée Marchand, « une des rares femmes-cinéastes du genre ». Or, pas de pot : c'est seulement un pseudo du très masculin Claude Pierson. C'est beau, l'information savante !

— Changements de titres : « Les Confidences érotiques d'un lit trop accueillant » de Michel Lemoine est repris sous le titre « Les Frôleuses » ; « Le doigt dans l'œil » de Cyrille Chardon est sorti sous le titre « La Chatte sur un doigt brûlant » ; « Mais qui donc a violé Linda ? » de James P. Johnson (alias Jess Franco) est sorti sous le titre « Les Nuits brûlantes de Linda » (le titre « Caresses de Chattes » ayant été refusé par la censure) ; « Le Désir » de Jean-François Davy (voir sa filmo dans notre numéro 2) est devenu « Infidélités ».

...A suivre !!!

— « Le Triangle écorché », de Pierre Kalfon, film d'ailleurs plutôt merdique, victime d'un procédé de plus en plus fréquent : avant de le diffuser commercialement, on lui a adjoint des gros plans additionnels relevant du porno « hard ». A quand l'adjonction de pages cochonnes dans le nouveau bouquin de Guy des Cars ou d'Hervé Bazin ?

! ((

— Correctifs à quelques galéjades imperturbablement imprimées dans notre numéro 3 décidément fertile en bourdes : « La Nuit de la grande chaleur » n'est pas un tripatouillage de « The Night of the Silicates Came » mais de « The Night of the Big Heat » (1967) du même Terence Fisher, et c'est un extrait de « Requiem pour un vampire » et non de « La Vampire nue » qu'on voit dans « Les Lèvres de Sang » où joue Martine (et non Catherine) Grimaud ; et bien sûr dans notre numéro 4 où ce même « Bloc Notes du Maniaque » s'est vu retirer ou ajouter deux ou trois phrases, un peu comme on voit se balader un malencontreux enjambement dans la deuxième colonne de la critique d'« Exhibition » page 43. La prochaine fois, on tâchera de faire mieux encore !

(...)

LE MUSÉE DES OBSÉDÉS

par JEAN-PIERRE BOUYXOU



▲ *Ancêtre glorieux du film de cul, « Wege zu Kraft und Schonheit » (Force et Beauté), de Wilhelm Prager et Nicholas Kaufmann (1925), inaugure la longue serie du cinema naturiste allemand voue au nudisme sempiternellement « sain » (vignette publicitaire editee par la UFA).*



▲ *Mythologie, nudisme et art pompier : le berger Pâris offrant la pomme de la discorde à Vénus, dans « Wege zu Kraft und Schonheit » (vignette publicitaire editee par la UFA).*

“Il était un téton teuton...”

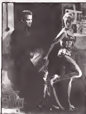
Das annees durant, film de cul fut presque systematiquement synonyme de film allemand le teton teuton en effet fut l'un des premiers a s'exhiber ostensiblement a l'ecran. Il avait faut-il preciser fait tres precocement son apprentissage, puisqu'il y eut dejà du teton (oh ! tres peu, certes !) dans plusieurs classiques de l'expressionnisme · « Genuine » de Robert Wiene (1920), « Metropolis » de Fritz Lang (1926), « Die Insel der Seeligen » de Max Reinhardt (1913) « Der Schatz » de G W Pabst (1923), « Faust » de Murnau (1926) etc. De plus, des 1925, « Wege zu Kraft und Schonheit » (« Force et Beaute »), de Wilhelm Prager et Nicolas Kaufmann, se presentait comme « un documentaire de long metrage remontant de l'actualite aux ideaux de l'Antiquite » mais inaugurait, en fait, l'interminable serie que l'Allemagne allait consacrer au nudisme, un nudisme d'ailleurs tristounet debandant à l'extrêma, et souvent pre-nazi (puis neo nazi) car glorifiant la perfection aryenne du corps humain On ne doit pas davantage oublier que « Madchen in Uniform » (« Jaunes filles en Uniformes »), de Leontine Sagan et Carl Froelich, donna en 1931 le coup d'envoi d'une autre tradition germanique, le film voué aux amours saphiques, ni que « Durfen wir schweigen ? » du grand Richard Oswald, ouvrit en 1926 la lignee des films d'éducation sexuelle, qui fut longtemps prospère outre-Rhin.





Marika Rokk dans « Buhne frei fur Marika ».

Après la parenthèsa du cinéma nazi (sur lequel il conviendra de revenir, l'erotisme n'en etant pas toujours absent), débute toutefois l'âge d'or du teton teuton. Un flot inintarrompu d'œuvrettes beclées (mais pas toujours depourvues de qualites) alimenterant les salles spécialisées européennes. Qu'etaient ces films cochons ? Généralemant des mélos, d'un moralisma surprenant, denonçant les dangers de la libarté sexuelle (nanas engrossées pour avoir fui leur campagne natale, filles da pasteurs obligéas da se prostituer pour n'avoir pas ecouté les conseils familiaux, etc.), mais profitant de l'occasion pour montrer a foison les cuissas des actrices at les tetons (toujours eux !) des figurantes, le tout dans un permanent climat de stupre assez consciencieusement obscène. Parallelement, les reines de l'opérette (Marika



L'A.B.C. du fetichisme (ou, si l'on préfère, la finalité de l'erotisme), bas nylon et guêpiere endentellée, dans « Die Nackte und der Satan » (« La Femme nue et Satan » ; en Belgique : « La Nue et Satan ») de l'etonnant Victor Trivas (1959).



Erotisme viennois : valse, petites femmes largement décolletées, flots de champagne, meneur de jeu draculesquement ailé, et esthétisme « kitsch » . « 1 April 2000 » (« 1er avril en l'an 2000 » ou « Vienne, 1er avril an 2000 »), film de science-fiction de Wolfgang Liebenheimer (1952), co-production allemande filmee en Autriche.



Relents d'expressionnisme, music-hall et collants sexy : l'extraordinaire Marika Rökk dans « Bühne frei für Marika », réalisé par son mari Georg Jacoby (1958).

Rökk, Ilse Werner, Zarah Leander, Martha Eggerth, etc.), se relevaient d'une éclipse temporaire et brillaient dans des comédies chantantes où l'érotisme, subtil, naissait de la sophistication et de l'improbabilité des situations.

Alors, put venir la trop brève ère du film délibérément trouduculesque mais plus savoureusement ringard que jamais, avec l'avènement de Barbara Valantin et d'Erika Remberg, hors-d'œuvres aux premières réalisations raffinées de Rolf Thiele.

Rien, on peut le constater, qui eût pu laisser prévoir l'actuel délabrement morne et affligeant du film érotique allemand. Le téton teuton aurait-il fait son temps ? On ne saurait que le déplorer amèrement.

Jean-Pierre BOUYXOU



Danse topless au night-club dans « Sehnsucht hat mich verführt » (« Strip Girls »), mélodrame moralisateur aussi obscène que vulgaire de W. Ten Haaf (1958).



Danse du ventre au cabaret, dans « Die Strasse » (« La Rue aux Filles » ou « Rue sans Vertu »), mélodrame moralisateur, et aussi vulgaire qu'obscène, de H. Kugelstad (1958).

ALAIN FLEISCHER


▲ Catherine Jourdan dans « Les Rendez-vous en Forêt »

« Sex Stars System » poursuit ici sa rubrique du « Cas Particulier » en donnant la parole à Alain Fleischer. Sorte de cinéaste pirate, il est hélas connu dans le milieu du cinéma pour ses nombreux films qui ne furent jamais distribués. Son dernier, « Dehors-Dedans », va peut-être malgré tout l'être ces mois-ci. Nous lui avons posé les mêmes questions qu'à Max Pécas ou tout autre réalisateur consacré ; et il est sûr que si les questions sont les mêmes, ses réponses affirment sa différence...

Q. — Dans quelle mesure, au tournage ou au montage, pensez-vous à la censure ?

A.F. — Je n'ai qu'une seule pensée pour la censure : celle du jour où tous les censeurs se balanceront au bout d'une corde.

Q. — Quelle est la nature de votre plaisir lorsque vous tournez une scène érotique ?

A.F. — L'activité érotique sollicite de l'imaginaire des mises en scène que, dans la vie, on réalise plus ou moins. La mise en scène pour le cinéma de situations érotiques est une forme particulière de ces réalisations, et le plaisir éprouvé alors, une forme particulière d'érotisme.

Q. — Pensez-vous que filmer un strip-tease puisse avoir encore un effet érotique intéressant ?

A.F. — Vous aurez du poser cette question à Monseigneur Daniélou.

Q. — Faites-vous intervenir votre vie privée dans votre travail, par exemple dans le choix de vos actrices ?

A.F. — Je ne sens ni différence ni séparation entre vie privée et vie professionnelle. Ce partage social arbitraire de l'individu est sans doute une forme très répandue d'aliénation. Je choisis les personnes avec qui je travaille (et qui, elles aussi, me choisissent), et en particulier les interprètes féminines, pour des raisons d'ordre amoureux.

Q. — Tournez-vous d'après un scénario très précis ? Vous y tenez-vous ?

A.F. — Oui, cela m'est arrivé et correspond d'ailleurs chez moi à une certaine fascination pour la chose écrite. Mais il y a bien d'autres méthodes, et chaque film impose un rapport qui lui est propre entre projet et réalisation.

Q. — Si vous cessiez de tourner, que feriez-vous ?

A.F. — Je chercherais une autre façon de prendre mes désirs pour des réalités.


▲ Christine Thiry dans « Un Film Inachevé »



▲
Catherine Jourdan.
▼



Catherine Jourdan dans « Les Rendez-vous en Forêt ».

Q — Quel rapport voyez-vous entre la politique et le cinéma ?

A.F — De tous les média culturels le cinéma me semble être, après la télévision, celui dont le matraquage idéologique est à la fois le plus sournois et le plus efficace. Ceci donne au cinéaste une très lourde responsabilité.

Q. — Quels sont vos projets ?

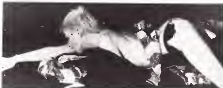
A.F — Je pourrais vous en faire la liste, mais nous resterions ainsi au niveau du detail, de l'anecdote. On n'a qu'un seul projet dans la vie, et beaucoup de souvenirs.

Q — Quelle est votre conception de la femme ?

A.F. — Avoir une « conception de la femme », c'est faire preuve à coup sûr, d'une profonde misogynie. Je ne me sens pas plus capable de concevoir la femme que de concevoir la mort, mais si je me demande ce que représente pour moi la femme, le sentiment qui m'envahit en guise de réponse ne peut s'exprimer approximativement que par un mot : tout



▲ *Catherine Jourdan dans « Les Rendez-vous en Forêt ».*



▲ *Catherine Jourdan dans « Dehors-Dedans ».*



▲ *Heinz Bennent, Peter Schamoni et Catherine Jourdan dans « Les Rendez-vous en Forêt »*

FILMOGRAPHIE

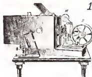
ALAIN FLEISCHER

Filmographie

Une quinzaine de courts-métrages, puis :

1962-3 — Un film inachevé
1964-5 — Repérages
1968-9 — Montage IV
1969 — Le Règlement
1971 — Les Rendez-Vous en Forêt
1972 — Le Découpage
1973 — Un an et un jour
1974 — Dehors-Dedans
1974-5 — Un terrible et nocturne repas.

ANITA STRINDBERG



Comme toutes les stars d'origine nordique, Anita Strindberg respire la santé éclatante, voire provoquante des corps entretenus de soleil et d'entraînement physique. Harmonieusement développée, elle symbolise la jeune femme libérée, par certains côtés, elle nous rappelle la lenteur féline d'une Ursula Andress, mais ses rôles la cantonnent davantage dans le style de la jeune femme mariée. Peut-être est-ce à déplorer ? Nous aimerions tant voir exploser son tempérament fougueux, trop souvent retenu...



▲ *Anita Strindberg dans « La Queue du Scorpion » de Sergio Martino (1971).*

▲ *Anita Strindberg dans « La Vie Sexuelle dans les Prisons de Femmes » de Rino di Silvestro (1973).*









◄ *Anita Strindberg dans « Contact »*

▼ *Anthony Steffen et Anita Strindberg dans « La Queue du Scorpion ».*







de Giorgo Bontempi (1972) ▶

▼ *Anita Strindberg et G. Hilton dans « Les deux Visages de la Peur ».*



FILMOGRAPHIE :

ANITA STRINDBERG

1970 — Una lucertola con la pelle di donna / La Fille a la peau de serpent (Lucio Fulci).
1971 — Alibi nella luce rossa / Les deux visages de la Peur (Tulio Demichelli).
— La coda dello scorpionne / La Queue du Scorpion (John Hamilton = Sergio Martino).
— Chi l'ha vista morire ? Aldo Lado).
1972 — Tropico del Cancro (Edward G. Muller).
— Il tuo vizio a una stanza chiusa e solo io ne ho la chiave (Sergio Martino)
— Contact (Giorgio Bontempi).
1973 — Diario segreto di un carcere femminile / La Vie sexuelle dans les prisons de femmes (Rino di Silvestro)
— The Prolanation (Tiziano Longo).
1974 — Contratto carnale (Giorgio Bontempi).
— L'uomo senza memoria (Duccio Tessari).



LE NU DANS LE COURT METRAGE

'Pôvres premières parties'



▲ « Le Cinéma en Deux » de Patrice Enard (1972).



« Le Village de Lilith » de Philippe Durand (1969). ▲

On ne criera jamais assez le considérable scandale que représente depuis toujours, en France, la misère de ce qu'il est convenu d'appeler « les premières parties ». Nullissimes dans bien des cas, elles le sont encore plus particulièrement pour les programmes érotiques (1). Et pourtant... et pourtant, y'en a, des courts-métrages intéressants, qui dorment dans leurs boîtes... Et pourtant, y'en a de la fesse dans ces courts-métrages, y'en a aussi ! Alors quoi ? Merde... Est-ce que ces crétins de distributeurs et ces abrutis d'exploiteurs de salles vont encore longtemps nous infliger ces vieux machins âgés de dix ou vingt ans (oui, oui, je dis bien : vingt ans !) qui font ricaner mais énervent tout le monde ?

Et puis, après tout, c'est à nous, spectateurs, de ne pas attendre éternellement que tous ces salopards juste capables de pomper notre fric, améliorent quoi que ce soit, c'est à nous d'agir, tout de suite, à chaque fois qu'on nous assène une de ces infâmes bandes... Par exemple, on peut commencer tous par tousser, et puis tous siffler, et puis tous brailler, et puis même tous jeter des boules puantes, et si ça ne suffit pas on peut même tout casser !

Parce qu'il faut bien réaliser qu'IL Y A VOL !

On nous vole ! On nous vole notre temps et notre argent comme ne le chante pas assez bien un vieux proverbe réac'

(1) Seul Séenzéraf semble maigrement se préoccuper des courts-métrages à fournir avec tout long métrage : il les tourne lui-même (« Triangle » ou « Obsessione ») ou les produit (« Model's International » ou « Tout bas » de Simsolo)... mais ça ne suffit pas.
(2) Nouvelle tendance incitée par la censure, ce qui permet de chouettes publicités mensongères.

Ce qu'on veut, quand le hall du cinoche n'exhibe que des pubes incitant à venir voir de « l'incroyablement pas affichable » (2), c'est pas des films d'animation moralisateurs — même plus bons pour les pays de l'Est qui les produisent —, c'est pas de la publicité cachée pour l'énergie nucléaire — films produits, en outre, par des organismes officiels avec notre fric donc ! — c'est pas non plus l'idéologie amerloque des vacances à Miami ou des voyages en samba à Rio ; quand on décide d'aller voir un film de cul, on n'a pas à être puni par une propagande quelle qu'elle soit, autre que celle du sexe et, « bon » dieu, on sait à quel point elle est déjà suffisamment réactionnaire !

Mais de cette misère de l'exploitation du court-métrage je me suis laissée découvrir qu'il y avait d'autres responsables, on aurait même dû dire que le premier est le C.N.C. qui fait tout pour le crever. Le C.N.C., vieil organisme archi-officiel que bizarrement (et en fait cégétistement) la plupart des cinéastes continuent de défendre, c'est lui qui désorganise la diffusion du court-métrage en France. C'est le même C.N.C.



▲ *« La Femme Cent Têtes » d'Eric Duvivier* (1968)



▲ *« Concerto Mécanique pour la Folie » d'Eric Duvivier* (1969)



« Mini Tatata » de Bernard ▲ *Dubois* (1974).



▲ *« Solitaire à la Fleur » d'Alain Fleisher* (1970)

LE NU DANS LE COURT METRAGE



▲ « *Interview* » *de Georges Pastrana* (1973).



▲ « *La Femme* » *de Jacques Richard* (1973).

qui s'entoure de « membres de la profession » pour distribuer des « primes » et des « aides » de préférence aux produits pro-gouvernementaux, aux produits sains (c'est-à-dire à chier d'ennui), ou aux produits de producteurs habiles à fayoter. On le sait et on le tait. Pour qui ? Contre qui ?

Alors voilà. Le dossier ne se fera pas cette fois. Une fois de plus on ne parlera pas de courts-métrages ; mais alors là, qu'on compte sur moi — j'y reviendrai. Parce que la meilleure et la plus sûre règle de ces salopes, c'est le silence. On en reparlera, de la situation catastrophique du court-métrage, mais cette fois-ci en parlant de ceux qui essaient malgré tout d'en faire. (En attendant, nos quelques photos péniblement rassemblées vont essayer de montrer que, même dans le petit registre de la fessaille c'est pas le néant.)

Britt NINI



▲

« *La Poupée Mécanique* » *d'Alain de Larvelle* (1974).



▲ Pierre Mo…nier et Janine Delannoy dans « Satan Bouche un Coin » de J.-P. Bouyxou et R.-G. Maronqiu (1968).



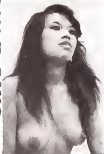
▲ « Les Filles de Sade » d'Herbert Mathese (1969).

▲ « La Danse d'Amour » d'Alphonse Beni (1974).





DOUCES PÉNÉTRATIONS







Meme pour le porno « hard », on a parfois recours à de savants subterfuges : Eva Quang s'apprête à tourner un plan « post-fellatio ».

Rien n'est plus passionnant que le tournage d'un film, et rien n'est plus enthousiasmant que le cul. Est-ce un syllogisme d'en conclure que rien n'est plus passionnement enthousiasmant que le tournage d'un film de cul, surtout s'il s'agit d'un « hard » ?

Un budget dérisoire, une équipe de techniciens réduite au strict minimum, huit journées de travail dingue : Michel Gentil (c'est un pseudo, on le sait, et sans doute celui qui l'a adopte s'en expliquera-t-il un jour en ces pages) tourne « Douces Pénétrations ».

Savoureux incidents de parcours: un type ne parvient plus à érecter dès que ronronne la caméra, une fille s'aperçoit qu'on l'a faite s'agenouiller dans des orties pour pratiquer champêtrement la fellation, l'envoyé de la production se retrouve farceusement fichu à poil pour les besoins d'un plan, Oscar Lapin n'accepte de travailler qu'en chantant le répertoire kitsch de Luis Mariano.

Deux des comediennes m'ont obligé à les accompagner jerker et ont tenu à me présenter leurs fiancés, une autre m'a raconté un flot de féroces anecdotes (impubliables, hélas !) sur la fine fleur de la cinématographie bien parisienne, j'ai



▲ *Le dos de John Oury, capté par la caméra d'Oscar Lapin.*



abusivement flirte avec une quatrième, aucune d'entre elles ne se rappelle exactement des films qu'elle a faits, et toutes sont d'adorables filles. Il y avait là Tania Busselier (révélée par Jess Franco), Eva Quang (vue dans « Sensations »), les sœurettes Castel (de vraies routières du cinéma érotico-fantastique), Martine Grimaud (qui fut la soubrette nymphomane de « La Villa » et la photographe exhibitionniste de « Lèvres de Sang »), Eva Khris, Jocelyne Clairis...

Chiatique, la manufacturation d'un film porno ? Non, et que l'on ne compte décidément point sur nous pour accréditer cette fable. D'ailleurs, Michel Gentil (puisque Gentil il y a) remet ça ces jours-ci : j'y retourne de ce pas, toute affaire cessante. On va encore bien se marrer.

Jean-Pierre BOUYXOU

Coulisses du tournage. Michel Gentil indique un jeu de scène à Eva Khris et François Ghersi, tandis que Jocelyne Clairis, en position de travail, attend patiemment que l'on règle les détails techniques.

FICHE TECHNIQUE

« DOUCES PENETRATIONS » ou « DOUCE PENETRATION » (titre provisoire) - (autres titres de tournage : « LA ROMANCIERE LUBRIQUE » / « INTRODUCTIONS ») - Sc. et Réal. : Michel Gentil. Ph. : Oscar Lapin. Prod. : Films du Berry et Compagnie Cinématographique Canadienne. Dir. de prod. : Jean-Paul Bride. Eastmancolor. Origine : France/Canada, 1975. Avec Tania Busselier (Martine, la romancière), Pony Castel et Cathy Castel (les soubrettes), Eva Quang (Eva), Eva Khris (Badia), Martine Grimaud (Sophie), Jocelyne Clairis (Jocelyne), Charlie Schrener (Pierre), John Oury (François), Jean Clairis (Jean), François Ghersi (Charles), Victor Samama (Victor), Jean-Paul Bride (l'hôtelier), Jean Rollin (le chef cuisinier), Jean-Pierre Bouyxou (l'éditeur Dugenoux), etc.



Eva Khris se relaxe, entre deux prises de vues.

BARBARA VALENTIN



Barbara Valentin ▲

● *Déclaration d'amour*

Te souviens-tu, Barbara... Je ne sais foutre pas s'il pleuvait sur Brest cette nuit là, mais tu ensoleillas d'un coup ma salle obscure. Tu étais une insulte au bon goût. Tu t'asseyais, croupe superbe, corrodant le tube de l'agressivité de tes cuisses, sur le canon de l'esthétique. Pour tous, tu étais le comble de la vulgarité. Tu étais laide, grasse, obscène, paraît-il. Tu avais le visage inexpressif, disait-on, et l'on te soupçonnait de ne pas savoir utiliser la poudre autrement qu'en prostituée. Il n'était pas bien vu de parler de toi sans sous-entendre que tu étais une pouffiasse.

J'aurais voulu m'en consoler sur les molles hypertrophies de ta poitrine, coussins d'une psychanalyse à transfert où Freud aurait dû poser ses petites fesses. Pour moi tu seras toujours Babs, animale fabuleuse de lanterne magique, sorcière de Michelet, entièrement femelle par toutes les courbes de ta forme, femme par les désirs qu'elle en inspirait, humaine par les désirs qu'elle en exprimait. Je ne pensais pas, alors, que me serait donnée un jour la possibilité de te dire : Barbara... je t'aime.

Jacques BOIVIN



Barbara se faisant belle pour la fête tahitienne qui achève « La Mort dans le Filet » (voir notre numéro un) ▲



▲ Barbara et El Hedi Ben Salem dans « Tous les autres s'appellent Ali »

● Pleins feux sur Barbara

Pour toute une génération de cinémaniaques, Barbara Valentin symbolise, avec sa sensualité agressive et sa vulgarité fantastiquement obscène (tout ceci étant affirmé, bien sûr, sans la moindre nuance pejorative, loin s'en faut), tout ce qui faisait l'immense charme du cinéma cochon d'une époque : un cinéma que l'on savourait comme un fruit défendu, les jours d'école buissonnière, lorsqu'on avait réussi à passer outre à l'interdiction aux moins de 16 ans.

Reine de la cellulite exhibée sans complexe, du téton entrevu à la faveur d'un decolleté vertigineux, du fessier trémoussé et de la moue libidineuse, Barbara reste l'actrice « kitsch » par excellence, à la fois merveilleusement improbable, inaccessiblement excitante et fondamentalement disponible.

Elle fit peu de films, mais les magnifia tous, inoubliablement, de sa brûlante présence. Dès sa première apparition (quelques secondes de figuration dans « La femme nue et Satan »), on dut compter sur son animalité de femme-déesse, païenne négation de la femme-objet.

Ce fut essentiellement dans deux films phares, « Le mort dans le filet » et « La fille aux hanches étroites », qu'elle exacerba totalement son propre magnétisme. Il faut l'avoir vue onduler de la hanche et du croupion, en ces deux titres-clefs, pour savoir ce que pouvait être son potentiel érotique, et pour comprendre à quel haut degré elle fait figure, désormais, de grande pionnière d'un cinéma délibérément organique, encore à naître en 1975.

Claude RAZAT



Ayant, alors que son vedettariat débutait seulement, épousé le boueux berlinois Rolf Luder (ce qui la fit sacrer par la presse « Reine des Boueux » !) et étant devenue mère de famille, Barbara Valentin a quasiment abandonné le cinéma, et ne fait plus guère sur les écrans que de rarissimes apparitions occidentelles, à titre de participations plus amicales que professionnelles.





Le flirt de Barbara, plus sublimement cellulitique que jamais, et de Claus Wilcke dans « La Fille aux Hanches étroites ». ▲



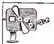
Barbara dans l'immortel et grandissime « La Mort dans le Filet » montrant ses cuisses au début du film. ▲

FILMOGRAPHIE

Da son vrai nom Ursula Ledersteger, la future Barbara Valentin nait en Allemagne le 15 décembre 1940. Brève carrière de cover girl avant d'aborder le cinéma.

1959 — « Die Nackte und der Satan » (« La Femme Nue et Satan », en Belgique : « La Nue et Satan ») de Victor Trivas.
1960 — « Ein Toter hing im Netz » (« Le mort dans le filet » / « L'île du Sadique », en Belgique : « Dans le Filet du Sadique ») de Fritz Böttger (Voir « S. Stars System » n° 1).
1961 — « In der Hölle ist noch Platz » (« Trafic d'Opium ») d'Ernst Ritter von Theumer.
1961 — « Das Mädchen mit den schmalen Hüften » (« La Fille aux hanches étroites », en Belgique : « La Vénus aux hanches fines ») de Johannes Kai.
1965 — « Scharfe schüsse auf Jamaika » / « A 001 : Opération Giamaica » de Richard Jackson.
1968 — « Der Partyphotograph » de Hans Dieter Bove.
1970 — « Beib Mich Liebling ! » de Helmut Förnbacher.
1973 — « Angst essen Seele auf » (« Tous les autres s'appellent Ali ») de Rainer Werner Fassbinder.

QUAND ON AIME LE VICE ON VA AU CINÉMA





Joëlle, qui travaille dans une agence de publicité, est mariée à Eric, architecte à l'avenir prometteur : un couple sans histoires jusqu'au jour où...

Comme chaque fin d'après-midi, Joëlle vient faire signer le courrier à son directeur, et là, subitement, elle est prise d'un véritable coup de folie. Elle, si réservée, s'offre avec impudeur totale à Laurent qui profite de l'aubaine. C'est ensuite à une collègue qui la ramène en voiture que va s'attaquer Joëlle. Quelques heures plus tard, elle récidive au cours d'une soirée chez elle : elle se masturbe devant ses amis.

Eric cherche à comprendre la raison de ces actes surprenants, mais Joëlle ne peut rien lui expliquer. Le couple fait l'amour après quoi la jeune femme se dirige vers la salle de bain. C'est là que sa folie érotique la reprend. Elle se fait jouir violemment à l'aide de la douche tout en évoquant des images suggestives.

Calmée, elle revient dans la chambre. Eric l'interroge sur cette longue absence. Et ce n'est pas Joëlle qui lui répond mais son sexe qui déverse un flot d'obscénités !...

Le sexe prend alors très vite possession de la jeune femme qui se livre à des actes de plus en plus insensés. Le couple n'ose pas révéler le terrible secret, mais le scandale éclate lorsque le sexe se met à parler en public.

La radio, la TV, les journaux à scandales traquent le couple qui va se réfugier dans une maison isolée. Le sexe est intarissable. Il se souvient. Il raconte...

Eric découvre ainsi le passé de sa femme, et ce passé est lourd !

De son dépucelage à l'aide du nez d'un pantin de bois, à sa carrière de call-girl, le sexe en a vu de toutes les couleurs.

Au bord de la folie, Joëlle tente de se suicider, mais le sexe lui sauve la vie en « appelant » Eric à temps ! Bien sûr très vite la maison est repérée et les curieux de toutes sortes affluent. Joëlle s'enfuit alors que son mari se bat avec des journalistes.

Lorsqu'Eric retrouve sa femme après l'avoir cherché dans les endroits les plus sordides, le sexe lui « crache sa haine au visage ». Il comprend qu'il ne pourra faire taire le sexe qu'en triomphant de lui. La lutte s'engage !

Eric fait l'amour sauvagement à sa femme... Le sexe se resserre, cherchant à étouffer le membre d'Eric. Duel acharné dont finalement Eric sort vainqueur. Joëlle retrouve sa lucidité. Le sexe est muet à jamais.

Vicky Messica et Pénélope Lamour. ▼



Mais ce triomphe est de courte durée car le propre sexe d'Eric se met à ricaner : « Pauvre type, tu crois avoir gagné ? »

R.G.



FICHE TECHNIQUE

« Pussy-Talk » ou « Le Sexe qui parle » (ex - « Du bout des lèvres ») - Réal. : Frédéric Lansac (= Claude Mulot). Scén. : F. Lansac. Photo : Roger Fellous (Eastmancolor). Mus. : Michel Bernholc. Mont : Gérard Kikoine. Décors : Sylvie Jouffa. Assistant : Philippe Gérard. Prod. : Francis Leroi. Co-prod. : Ciné Plus (Paris) et Cinepix (Montréal). Distr. : Alpha France. Origine : France 75. Avec : Pénélope Lamour (Joelle), Jean-Loup Philippe (Eric), Béatrice Harnois (Joelle jeune), Sylvia Bourdon (Barbara), Hélène Coupey (psychiatre), Vicky Messica (journaliste), Claude Dupont (professeur), Danielle Nègre (la nymphomane), Pierre Tourneur (prêtre), etc...



Pénélope Lamour. ▶

Jack Gatteau, Pénélope Lamour et Pierre Hameau. ▼

▲ *Pénélope Lamour et Jean-Loup Philippe.*

« Pussy Talk » a obtenu le Zizi d'Or décerné par l'éminent jury du premier Festival International du Film Pornographique. « Sex-Stars-System » rendra compte en détails de l'ensemble de ce Festival dans son prochain numéro.



► *Françoise Vandelle, Claude Dupont et Breatrice Harnois.*

QUAND ON AIME
LE VICE ON VA
AU CINÉMA

DRAGUSE ou le manoir infernal



Claudine Beccarie. ▲

▼ *Olivier Mathot et Claudine Nègre.*



Monica Swinn ▲

David tente de trouver l'inspiration près d'une prostituée, Sonia, mais n'y parvient pas, étant obsédé par l'esprit de Draguse qui le nargue et dont il rêve de plus en plus souvent. La femme-vampire boit le sang de ses amants, dont son vieil oncle Louis, boucher de son état, vend ensuite la viande : c'est du moins ce que rêve David...

Se disant envoyée par l'éditeur, une secrétaire se présente au manoir. Il s'agit de Draguse, que David hésite à reconnaître. La fausse secrétaire s'avère être une précieuse collaboratrice, car elle raconte à David diverses histoires qu'elle prétend inventer : le viol et le meurtre de la collégienne Christine par un de ses professeurs (auquel David s'identifie), la torture à laquelle le nazi Erik (auquel David s'identifie encore) et sa compagne Sigrid soumettent l'innocente Sarah. Draguse joue un rôle étrange dans chacun de ces récits.

Sylvia Bourdon ▼





▲
Claudine Beccarie



Draguse est une femme-vampire qui hante un vieux manoir Nymphomane, elle séduit ses victimes et les tue en faisant l'amour. Un écrivain, David, doit écrire un roman érotique, et son éditeur lui loue le manoir pour qu'il y travaille en paix, sa compagne Julie ne l'inspirant plus guère. Au manoir, David reconnaît une jeune femme à laquelle il rêve fréquemment : il s'agit du portrait de l'ancienne châtelaine, morte depuis longtemps, qui n'est autre que Draguse.

Quand David apprend que son éditeur ne lui a jamais envoyé de secrétaire, il enquête sur ces histoires « inventées »... et découvre les cadavres de Christine et de Sarah

Devenu fou, David est interné dans un établissement psychiatrique. Son infirmière se dénude et se masturbe devant lui, en l'observant narquoisement ; elle a le visage de Draguse.

Jérôme FANDOR



FICHE TECHNIQUE

« Dragusa ou le Manoir Infernal ». Réal. : Patrice Rohmm. Scén. Original et adapt. : Patrice Rohmm et André R. Steger, Photo. : Johan Vincent (Couleurs).

Régie : Pierre Quérut. Prod. del. : André R. Steger. Dir. de Prod. : Jaap van Ryj. Co-prod. : Les Films de Marc (A.R. Steger), Impex Films (P. Rohmm) (Paris) et General Films (P. Querut) (Bruxelles). Origine : F/B. 1975. Tourné en deux versions : une « soft » et une « hard ». Avec : Monica Swinn (Dragusa), Olivier Mathot (David), Erika Cool (Sigrid), Claudine Beccarie (Sarah), Sylvia Bourdon (Sonia), Martine Flety (Julie), Danielle Nègre (Chriatina), Gilbert Servien (M. Louis), Alain Hardy (Roland), Patrice Rohmm (l'éditeur), André R Steger (Jouve, le promotteur), Pierre Quérut (le docteur)...



▲ *Erika Cool et Claudine Beccarie.*





◀ *Monica Swinn et Olivier Mathot.*

Les Deux Gouines

Histoire d'une jeune femme et de son complexe d'Œdipe recherchant l'amour du père, absent, et recherchant la haine de la mère. Le cadre : la maison d'une riche famille bordelaise. La jouvencelle attire un jour le tonton avocat dans les bois ,et après se suce dans tous les coins, ça lèche les bas... ce qui fait des « Deux Gouines » un des meilleurs « hard-core » actuel.

Le final à lui seul mérite dix étoiles : après le mariage, dans le chambre nuptiale, toute blanche, la jeune



l'avoir bien « excitationné », elle le force à la baiser malgré ses réticences. Vierge, pucelle ,elle était la salope.. ,et voici le pauvre type embarqué dans des histoires à n'en plus finir : détournement de mineure, viol, abus de confiance. Pendant six mois, en taule, il se branle en ne pensant qu'à sa femme ; puis, enfin relaché à la condition (« arrangée » par ses proches) d'épouser sa « victime ». Survient alors l'inévitable couloir de la demeure bénozerafienne, le fameux couloir du voycurisme des personnes esseulées : l'ancienne petite salope de pucelle lorgne par le trou de la serrure sa mère en train de tailler une pipe. N'y résistant plus, elle entre, et c'est LE VIOL. Un viol inoui, où les deux amants s'y mettent... un viol qui restera profondément ancré dans les fantasmes de la fille, puisque par la suite, se branlant, elle ne POURRA JOUIR QUE PAR LE SOUVENIR DE CE VIOL.

Un vrai festival de partouzes, de pipes, de porte-jarretelles, de bas... ça mariée, nue, porte-jarretelles blanc, bas blanc, voile blanc, recommence son numéro de fellation devant la photo du père et après avoir fait habiller l'époux du costume du père ; de son lit, elle l'abat de deux pruneaux... Il meurt piteusement. Elle fume une cigarette, appelle son Johnny... Dernier plan ; la mariée étant en blanc, la voiture est en blanc.. marchant vers nous dans l'allée d'un bois enneigé.

Là où Bénazéraf garde le dessus sur tous les autres réalisateurs actuels, c'est qu'il ne raconte pas des histoires, mais balance des chroniques... et il se fout royalement de l'éventuelle discontinuité du récit. Il n'hésite pas lorsque l'atmosphère le demande ,entre deux leitmotivs musicaux, à éviter toute bande sonore, quitte à défier encore les films « biens foutus ».. Il ne fait rien pour rendre son film moins ésotérique : d'ailleurs l'aspect fantastique en pâtirait.

Una belle trilogie ! « La Sourbrette » : suicide par révolver, « La Veuve » : suicide par pendaison après tentative de meurtre sur sa femme et auto-destruction du couple, « Les Deux Gouines » : meurtre-castration du père encore, de l'homme, le « héros bénazérafien », que ce soit le gangster « Joe caligula » ou l'ancien flic des « Premières lueurs de l'aube », est décidément voué à la mort, à l'échec, question de lucidité.. la mort est toujours plané dans toute l'œuvre de l'auteur, ses personnages imbriqués dans des engrenages sans retour, la mort au bout du film. Et c'est ce contraste permanent entre les scenes d'orgie, de pompier (scènes d'intérieur etouffantes) et la paisibilité des scènes de neige (extérieur) mais aussi neige des bas, de la lingerie fémmme, qui nous fait directement accéder à une sensation de sérénité, comme si il y avait une certaine pureté à retrouver pour l'héroïne par le meurtre.. la candeur retrouvée dans la folie. L'intérêt du cinéma de Bénazéraf étant qu'il ne se complait pas dans la peinture de névroses mais se situe dans la concrétisation des fantasmes, écartant tous les archétypes psycho-pathologiques psychanalytiques, ne retenant de ces névroses que le détonateur fantastique.. Et, hordel, que c'est beau !

Paul-Hervé MATHIS.

HISTOIRE d'O



— O' c'est en substance la première lettre d'un prénom de femme. Pauline Réage. dans son roman nous raconte comment son héroïne fut réduite par son amant à ce simple zéro O' c'est un bout de femme. castrée. par décision de mâle : à la fois trou béant du silence vaginé et aussi. œil. l'œil du voyeur. Mais à coup sûr. il n'y a rien à voir dans cette prunelle vide qui dessine un blanc. O. l'œuf infécondable. garant de la pureté d'une origine reflétant son propre néant. Voyelle qui ceinture le vide du mystère. O « Oméga, le rayon violet de ses yeux » (Rimbaud). O : l'anneau d'acier. le maillon de la chaîne entre jouissance et souffrance, qui boucle le sexe d'O. Ecoulement. fuite fluide de matières feminines : cri d'horreur ou râle de plaisir. O. début d'objet. bulle d'air dans les eaux-meres. prête à crever, à l'image du cercle qu'on referme.

Britt NINI.







— Si l'on en juge par ses illustres préfaceurs, le roman attribué à Pauline Réage est pris au sérieux : en effet, nos très honorés écrivaillons Jean Paulhan et André Pieyre de Mandiargues y sont allés de leur plume en sachant bien qu'ils ne risquaient pas les leurs. Bon, on ne va pas pinailler sur ça : à coup sûr, « Histoire d'O » est un chef-d'œuvre incontestable comparé à l'insipide « Emmanuelle » ou autre « Irène ». Ce qui nous touche dans O, c'est son sort tragique lié à sa condition de femme : à la fin du livre, un goût de mort s'élève dans le silence. Et ce silence est le même qu'au début. O traverse son histoire, blessée à mort, mais toujours portant avec gravité le poids de sa souffrance et de son plaisir. A elle seule, elle condense toute une frange de l'érotisme féminin ; elle le porte à son comble et l'excède dans le sacrifice sans cesse renouvelé qu'elle fait de son corps.

Le malheur (ah, fatalitas!...) veut qu'un Just Jaeckin, la bouche en cœur, se soit pointé un jour à l'horizon des adaptations des romans érotiques. Son « Emmanuelle » ne lui avait pas suffi comme somptueux râtage. Encore qu'Emmanuelle Arsan fût un auteur à sa portée ! Or, avec « Histoire d'O », non content de n'avoir visiblement rien pigé au sens du roman, il en a remanié le scénario de manière à finir sur une « happy-end » !

Jusqu'à présent, tout nous portait à croire que Just Jeackin était un facho consciemment sordide, mais aujourd'hui, nous en sommes rendus à la triste évidence. : Just Jeackin est un sombre imbécile.

Il n'y pompe pas un bambou à l'érotisme, ce mec.

Et qu'on ne vienne pas me dire qu'une « happy-end » à « Histoire d'O » fait augmenter le nombre des entrées dans les salles ! Je ne peux même pas prêter à Just Jeackin une intention aussi futée. Ceci dit, c'est bien dommage pour Corine Cléry de s'être laissée embarquer dans pareille galère. Elle méritait mieux que ça la pauvrette. Après tout, peut-être pas : y'en a assez de ces nénettes, avides de glorioles, qui se laissent mener par le bout du nez par des sous-giclées de réalisateur. (C'est à croire qu'elles n'ont que de l'O dans la tête !). Il serait temps que les actrices — et particulièrement les actrices du cinéma érotique — fassent changer le cours des sempiternels scénarios.

Avec « Histoire d'O », Just Jaeckin a voulu refaire une super-« Emmanuelle » ; avec « O », Corine Cléry veut refaire une Sylvia Kristel. Ça s'appelle du carriérisme ou bien, de la compulsion de répétition. Dans les deux cas, c'est de la merde. Allez, salut.

Britt NINI.

« Histoire d'O ». Real. : Just Jeackin. Scen. tiré du roman de Pauline Reage, adapt. et dial. : Sebastien Japrisot. Photo : Robert Fraisse (Eastmancolor). Mont. : Francine Pierre et Catherine Bernard. Son : Laurent Quaglio. Costumes : Zorica Lozic. Accessoiriste : Andre Boumendil. Prod. : Gerard Lorin (Prodis) et Eric Rochat (Yang Films). Dist. : Prodis. Interprétation : Corine Clery (O), Udo Kier (Rene), Anthony Steel (Sir Stephen), Christiane Minazzoli (Anne-Marie), Jean Gaven (Pierre), Martine Kelly (Therese), Alain Noury (Yvan), Nadine Perles (Jeanne), Albane Navizet (Andree), Sylvie Olivier (Claire), Claudie Pellerin (Yvonne), Henri Piegay (Maitre I), J.-P. Andreani (Maitre II), Wladimir Brajovic (Maitre III), Li Sellgrin (Jacqueline), etc.







100 Pipers à la fin de la journée. Splendide.



C'est une suite très logique. Retrouvez chez vous le ton et le saveur du Scotch fabriqué dans la plus vieille distillerie d'Ecosse. Redécouvrez avec Pipers un plaisir très civilisé. 100 Pipers à la fin d'une journée parfaite.

Vous préférerez Pipers.